



BENJAMIN MENVIELLE

L'ARCHE DES
SEVANNES 2

Benjamin Menvielle

L'Arche des Sevanes, tome 2

© Benjamin Menvielle, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9018-7

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Il lévissait à l'intérieur d'une bulle d'air, plongée dans les profondeurs de l'océan. Il semblait n'y avoir aucune issue, l'eau s'étendait à l'infini. Dans ce petit cocon, il endurait le supplice de la perfection. Tout ici était réglé selon des critères mathématiques ; que ce soit la composition de l'air, la température, la luminosité, le silence, à peine troublé par ses inspirations et ses expirations.

On lui avait bien expliqué qu'il était au pensionnat. Sur La Rocheuse, en raison de l'infertilité générale, les naissances étaient engendrées par des machines dans les serres in vitro. Une fois la gestation des embryons achevée, les bambins étaient envoyés dans les pensionnats. Là, on téléchargeait dans leur data des blocs de connaissances dites fondamentales, puis on testait leur capacité à les utiliser. Les tests permettaient de les évaluer et, ainsi, de leur attribuer un prix pour la kermesse, les enchères des pupilles.

En y réfléchissant bien, il se dit qu'il était forcément enfermé dans une simulation. Tout cela n'était autre qu'une succession de chiffres, de lettres et de symboles. Il n'y avait rien de réel. Ce n'était que du code, ni plus ni moins.

Sa vie ici se découpait en deux phases bien distinctes, avec un lieu déterminé pour chacune d'elles.

Il y avait cette bulle, dans laquelle on lui injectait les connaissances. C'était une sensation très désagréable. On bourrait son crâne d'informations, qu'il ingurgitait par kilos entiers jusqu'à la nausée.

Et puis, il y avait la Niza. La Niza était le lieu de restitution des connaissances. C'était une sorte d'espace sans murs, sans plafonds ni sols, comme un immense néant rempli de blanc. Il n'y avait pas de limites : on pouvait se déplacer de droite à gauche, de haut en bas, en avant et en arrière, sans autre moteur que la seule volonté. L'endroit ne respectait aucun principe physique. Il n'y avait pas de pesanteur, pas plus qu'il n'existait de forces ou d'effets de frottement susceptibles de limiter les mouvements. Les tests dans la Niza n'étaient pas vraiment liés aux savoirs acquis dans la bulle. En fait, il ne s'agissait pas tellement d'évaluer sa capacité à ingurgiter des connaissances, mais plutôt à en créer de nouvelles en fonction des problématiques rencontrées.

Cette routine sans fin lui donnait l'impression de gâcher son temps. Très vite,

il s'était interrogé sur la possibilité matérielle de s'échapper. Quitter cette vie aux faits et gestes d'une ineffable monotonie. Il avait essayé, oui. Il s'était employé à éprouver les limites de cet espace. Plusieurs fois, il avait désobéi, naviguant sur le plateau de la Niza plutôt que de réaliser les exercices demandés. Mais, à chaque fois, c'était un échec. Soit le plateau était plat, avec un début et une fin – mais trop grand, comparativement à sa vitesse de déplacement – soit le plateau était une sphère, tout du moins un objet circulaire et, sans s'en rendre compte, il ne faisait que tourner en rond. Il avait opté pour la seconde option, après plusieurs essais techniques. De toute façon, il n'y avait aucun élément dans cet endroit susceptible de lui permettre de savoir où il se trouvait. Aucun point remarquable, par exemple, qu'il aurait pu retrouver à chaque passage. Il n'y avait que du blanc.

Le mécanisme qui l'empêchait de s'échapper de la bulle était encore plus pernicieux. Ce n'était pas quelque chose de physique, c'était purement mental. Il pouvait se mouvoir librement, dans tous les sens, comme dans la Niza. Cependant, quelque chose dans sa tête l'empêchait d'en toucher les parois. C'était la maladie de la croyance irréfragable, logée au plus profond de son esprit, comme une tumeur maligne. Il était convaincu de son incapacité à le faire. À chaque fois qu'il approchait sa main de la fine pellicule bleue, il la retirait aussitôt, effrayé par ce qui pouvait se passer.

Il le savait, cette croyance n'était pas la sienne ; elle avait été déposée là, par quelqu'un d'autre. C'était peut-être ça, le plus difficile à supporter : la sensation de couvrir les convictions exogènes.

Il crevait d'impatience de découvrir le monde, d'habiter son enveloppe corporelle, de sentir, de voir et de toucher pour de vrai. Mais ce qui lui manquait peut-être le plus, c'était l'altérité, la découverte d'un esprit différent du sien, la rencontre des corps, dans le plaisir, dans la douleur. Se faire du bien, se faire du mal, à deux ou à plusieurs.

Ici, il n'y avait que les Justes, qui jouaient leur sombre rôle de surveillant-professeur. Ils apparaissaient et disparaissaient à leur guise. Ici, pour l'aider dans la résolution d'un problème. Là, pour l'obliger à faire ceci ou cela. Ils avaient l'apparence d'amas de matières grisâtres, un peu comme des fantômes, avec deux pupilles vert émeraude en guise d'yeux. Ils avaient cette façon étrange de parler, non pas qu'il s'agisse d'un idiome particulier, mais plutôt d'une tonalité, d'une rhétorique singulière, à la fois lente et péremptoire. Lui, l'élève du pensionnat, nourrissait des sentiments partagés à leur égard. Il y avait autant de

haine que de considération ! Pour lui, il n'y avait qu'eux. Leur relation était exclusive, il était donc difficile de ne pas s'attacher. Il ne cessait de les questionner : « sommes-nous bien dans une simulation ? », « combien de temps cela va-t-il durer ? », « où suis-je concrètement ? » ... Mais les Justes, peu loquaces, savaient jouer de leur sagacité pour se soustraire à sa curiosité.

Il se réveilla dans sa bulle pour ce qui s'annonçait comme une énième répétition du même cycle. Mais un des fantômes gris aux yeux verts apparut, et c'était inhabituel. Il restait là, silencieux, devant lui. Alors, il comprit. C'était le cycle de sa libération. Cela faisait, certes, un moment qu'il n'y avait plus de Niza, plus d'exercice, plus rien, à part la bulle.

— Le pensionnat est terminé ! dit-il en premier, pour faire la démonstration de toute son érudition.

— Oui, répondit le Juste.

— Je suis l' élu ! ajouta-t-il.

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer.

Cette phrase, il l'avait beaucoup trop entendue. Les Justes l'utilisaient souvent en guise de bouclier contre sa pugnacité.

— Je le sais, depuis le début, voulut-il ajouter.

— Nous allons t'extraire, répondit le Juste.

— M'extraire ? On est donc bien dans une simulation...

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer.

— Et vous, alors ? Existez-vous, quelque part ?

— Nous habitons des corps.

— Ça veut dire que vous n'êtes pas des machines.

— Les questions que tu poses trouveront des réponses en temps voulu.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? En unité de temps réel, je veux dire.

— Le temps ici est contracté.

— Preuve qu'il s'agit d'une simulation !

Il afficha aussitôt un sourire narquois. Il jubilait à chaque fois qu'il réussissait à les coincer.

— Je ne peux ni confirmer ni...

— Oui ! On a compris.

— Je reçois et comprends ton impatience, mais elle ne justifie pas que tu coupes ton interlocuteur.

— C'est trop lent ! C'est inutile ! Je perds mon temps. Je sais déjà. Par exemple, en ce moment précis, je suis dans un bain de silice, maintenu dans un

sommeil profond par je ne sais quels produits que vous m'injectez. Tout ça, c'est dans ma tête, ça n'existe pas vraiment.

— Si tu crois que ce qui est dans ta tête n'existe pas vraiment, c'est que tu n'as pas bien compris notre enseignement.

Il y eut un silence, puis le Juste disparut.

Quelque chose entra dans son corps, mais dans la réalité, pas dans la simulation. Un frisson puissant le parcourut. On lui injectait un produit, et ça se répandait dans ses veines.

Boum, boum ! Boum, boum ! Quoi ? Son cœur ? La machine de chair s'emballa, propulsa du sang jusque dans ses doigts. Boum, boum ! Boum, boum ! Les épaules, puis le cou, les muscles qu'il contractait difficilement. Et l'air entra, lui brûla la gorge et lui incendia les poumons. Boum, boum ! Boum, boum ! Les bras, les mains, qu'il bougeait pour la première fois. C'était une sensation absolument incroyable. Et puis les jambes, le sexe qui se tendit sous l'effet du produit, les pieds, la tête, les neurones, allumés les uns après les autres. Il ne manquait plus qu'une chose. Il hésita un moment, réprima une fugace appréhension. Et enfin, il ouvrit les yeux.

*

Il ouvrit et ferma les yeux par intermittence, pour mieux s'accoutumer à la lumière intense. Autour de lui, ce n'était plus le bleu infini, c'était une pièce cubique aux murs, et au plafond gris. Il toussa, plusieurs fois, pas encore habitué à la mécanique de la respiration. Il n'était plus dans le silence terrifiant de la simulation. Au contraire, tout ici semblait avoir une existence bruyante. Il y avait des voix étouffées au loin, des pas sur le sol, un objet qui venait de tomber, même le cindri des murs semblait s'exprimer. La persistante symphonie de l'existence le mit en joie. Il laissa un instant son esprit glisser dans cette douce mélodie. Juste au-dessus de son crâne, deux insectes de métal arrosaient la pièce d'une lumière pâle.

La vie prenait peu à peu possession de son corps. Elle y chassait le néant qui y avait élu domicile. Il était allongé sur une natte faite de milliers de fils de métal entrecroisés. Il se redressa avec difficulté. Il était encore groggy et comateux, et il pensa aux résidus de produits chimiques qui souillaient ses veines. Il fallait imposer à son esprit l'ablution de cette gangue qu'était la rémanence de la simulation. Une chose était toutefois absolument certaine et ne souffrait d'aucune ambiguïté : il était heureux. Il était enfin dans la réalité, le monde, le vrai : la concrétisation de ce qu'il avait si longtemps espéré.

Il prit le temps de ressentir chaque partie de son corps : ses mains, son visage, ses épaules, son torse, son ventre, ses jambes. Quelque chose le grattait sous le pied. Il se contorsionna pour regarder ce que c'était. Son numéro d'habitant était poinçonné sur la plante. Pour l'instant, il n'y avait que quatre chiffres : 1.1.9.1. Le premier chiffre désignait le sexe ; le second, la serre in vitro d'origine ; le troisième, le pensionnat ; le quatrième, la position à l'issue du pensionnat. Il n'y avait donc plus aucun doute possible : il était bien l'élue de son pensionnat. À côté de ce numéro d'identification caractéristique sur la Rocheuse se trouvait autre chose : deux symboles comme gravés ; ou plutôt scarifiés. En changeant le sens de son pied et en penchant légèrement la tête, il crut pouvoir lire les lettres « S » et « D ». L'association de ces deux lettres ne revêtait, pour l'instant, aucun sens. Il choisit pourtant de les utiliser comme alias. Après tout, c'était bien mieux que 1.1.9.1. Il était donc SD et il le serait pour le restant de son parcours dans ce monde.

Il prit appui sur le sol et se mit sur ses deux jambes. Il vacilla l'espace d'un instant ; c'était la première fois qu'il marchait vraiment. Il s'approcha du mur. Il posa la main dessus et en parcourut la granularité avec la pulpe de ses doigts. Il prit du plaisir à appuyer fort, jusqu'à s'écorcher la peau, pour mieux valider l'existence de cette enveloppe fragile. Le mur était en cindri. Il avait appris qu'à peu près tout sur la Rocheuse était fait de cindri. C'était un matériau magique, parfaitement malléable lorsqu'il était chauffé, et d'une dureté à toute épreuve une fois refroidi.

Il y eut comme un craquement, et une femme apparut derrière lui. Il se retourna. Elle avait les cheveux blancs, les yeux très verts, presque lumineux, et le teint d'une pâleur de toile. Elle était grande et longue, la silhouette esquissée au fusain, à peine drapée d'une toge à la blancheur diaphane. Son visage était entièrement recouvert de tatouages noirs représentant des symboles incompréhensibles. Il émanait de cette femme une sérénité spacieuse, et cela lui fit aussitôt penser aux Justes dans la simulation. Elle leva les bras, et lui présenta une tenue, sans un mot. Les mains qui tenaient le linge étaient elles aussi couvertes de tatouages, avec les mêmes symboles étranges. En récupérant la tenue, il effleura par mégarde son avant-bras. Ce fut une explosion de sensations. Un éclair de désir le parcourut de la tête aux pieds, et termina sa course au bout de son sexe tendu. Elle baissa les yeux et constata l'évocation mutique de cette exaltation lubrique. Un frisson de gêne figea les positions. C'était la première fois qu'il entrait en contact avec un autre être humain, et comme prévu, c'était quelque chose d'absolument merveilleux. Il eut toutefois l'impression qu'il ne

s'agissait pas d'elle en particulier, mais simplement de son appétit pour l'altérité.

— Je vais quitter la pièce un instant pour vous permettre d'enfiler la tenue, dit-elle.

Il ne reçut qu'un vague écho de ces quelques mots, sa conscience n'étant pas entièrement désintoxiquée. Mais il avait tout de même trouvé cette voix suave et plutôt mélodieuse.

— Que signifient ces symboles, sur votre visage et... vos mains ? Il fut surpris par la tonalité de sa propre voix.

— C'est un idiome antique, répondit-elle.

— Antique ?

— Avant le Chaos.

— Qu'êtes-vous, exactement ? Un Juste ?

— Je ne peux pas vous répondre.

— Pourquoi ?

— Mon rôle est simplement de vous apporter cette tenue pour la cérémonie.

— Quelle cérémonie ?

Il enchaînait les questions. Elle gardait son calme.

— La cérémonie de fin de pensionnat, celle qui entérine les résultats.

— Je le connais déjà. Je suis l'élus. Je l'ai vu sous mon pied.

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer.

— Je ne veux plus recevoir cette sentence. Elle est pour moi le symbole de votre inhumanité.

— Je dois mettre un terme à cette discussion, dit-elle. Je vous demande d'enfiler cette tenue. Je reviens dans un moment.

Et elle disparut. Elle le laissa seul. Il était donc l'élus de son cycle de pensionnat, ce qui voulait dire qu'il était voué à devenir mineur. Les mineurs protégeaient la data de l'Arche, ils en contrôlaient l'accès. Ils ne vivaient donc pas dans le monde réel, comme les autres habitants de la Rocheuse. Leur existence s'inscrivait ailleurs, dans un espace intangible et inaccessible, relié à l'Arche à tout jamais. Pour SD c'était quitter une simulation, pour en retrouver une autre. Quel funeste sort que celui d'être le gardien de la prison dans laquelle on est enfermé ! Il n'en voulait pas et, cette fois, cette conviction était bien la sienne. Personne ne lui avait mis ça dans la tête. Au contraire, sur la Rocheuse, être mineur était un honneur. Et à sa connaissance, personne n'avait jamais refusé ce privilège.

Un souffle d'air froid traversa l'espace. L'environnement se fit soudain plus sombre. Il sentit l'influence d'une présence tout autour de lui. Quelque chose de

sinistre et de rassurant à la fois, la grâce maligne du diable, le chatolement des géhennes. Il se tourna lentement. Une ombre occupait le coin gauche de la pièce. Elle étirait ses majestueux tentacules noirs sur le gris des murs. Les sonorités qui s'en échappaient se glissaient dans le crâne sans passer par les oreilles. C'était le temps du choix. Une sournoise douleur germa au fond de son cœur. Ce choix-là était définitif. Mais il l'avait sans doute déjà fait, peut-être dès le premier cycle, dans la simulation.

— Je peux t'aider à t'échapper, murmura-t-elle.

Il s'approcha. Elle gagna en volume. Elle se fit marâtre mystifiée, gardienne de son dessein secret. Il tendit le bras, elle tendit son tentacule. Le basculement définitif approchait, et personne ne pouvait l'éviter. Personne ! La femme en toge blanche n'était plus là. Il était seul, avec l'ombre. Le doigt toucha le tentacule. Trop tard ! Boum ! Explosion ! L'univers de SD en expansion jusqu'à sa disparition. Maintenant, il était vraiment là, maintenant il existait. Une force inouïe le parcourut de la tête aux pieds. Il avança encore, plongea dans l'ombre pour y diluer son âme, et se mit à exploser de rire dans l'extase du plaisir coupable.

— Ça va, là-dedans ? J'ai entendu de drôles de bruits.

La femme aux cheveux blancs. Elle était là, dans la pièce, en face de lui. Il était nu, dans le coin, les mains pleines de sang, les ongles presque tous arrachés. Il avait gratté le mur comme un aliéné.

— Vous arrivez trop tard, dit-il, le regard noir.

— Pour vous laisser le temps...

Il se jeta sur elle.

— Frappe ! suggéra l'ombre, maintenant dans sa tête.

Et il frappa. La femme tituba, mais resta debout. Il était encore timide dans l'acte de s'offrir à la servitude.

— Frappe !

Et il frappa. Cette fois, il exagéra sa dévotion. La femme au visage tatoué s'effondra sur le sol, assommée. L'ombre était en lui, ils ne faisaient plus qu'un. Il capta les bruits, les odeurs, les couleurs, tout ce qui constituait son environnement avec une acuité décuplée. Il avait même l'impression d'être doté d'un don d'ubiquité. Il était temps pour eux de s'évader. Il traversa le mur qui se trouvait sur sa droite.

— Tout droit... Attends ! Continue... Accélère !

L'ombre lui donnait des instructions et il les suivait à la lettre. Des couloirs, des murs gris, des sols blancs. L'adrénaline accélérerait son cœur, saccadait sa